

« un doigt s'enfonce dans ma gorge à la recherche d'une écharde »

Tania Mouraud, FLASHS', éditions Marval - Rue Visconti, 2019

Le langage est pétri d'échardes.

Le langage, mais aussi nos sociétés, nos relations, nos vies.

Qui s'enfoncera le doigt dans la gorge à la recherche de l'écharde ? Qui pour l'ôter, qui pour la montrer, qui, si ce n'est l'artiste.

Tania Mouraud commence son Œuvre avec un feu, matière radicale et polymorphe. Ainsi du langage qui traverse son travail et nous traverse : le langage n'est jamais figé, jamais définitif, toujours en mouvement, en renouvellement, en opposition, il explore et dénonce, il attribue et éveille. S'adressant à toutes les perceptions, toutes les compréhensions, s'adressant directement au vivant et au sensible, le langage se lit dans sa forme, dans son sens et son ressenti. Il trace dans les villes des chemins de traverse, saisissant les maux du monde entier pour les élever jusqu'au cri.

Cri ou chuchotement, c'est toujours ce(ux) que l'on refuse d'entendre, le visible d'une langue (des) invisible(s) que Mouraud écoute et transcrit. Ses écritures sont une traduction universelle des langues. Face au chaos du monde, les lettres-barricades s'élèvent, s'insurgent contre les violences, les exclusions, les racismes, elles deviennent un symbole révolutionnaire, renvoyant à un idéal de solidarité et d'union.

Prendre le monde avec ses beautés et ses attentats, le monde inquiet, dans lequel ouvrir des voies, lire le présent à partir d'un état réaliste des lieux, des traces, des effacements, impose un courage devant la réalité qu'il faut scruter et révéler. L'espoir est là ; il s'affiche, se déclare, se partage. Dans toutes les langues, le rêve persiste, il devient œuvre-chorale, s'articulant en anglais, en français, hébreu, chinois, hindi, arabe, coréen, yiddish. En noir et blanc, l'artiste, sans relâche, le réveille et l'actualise. IKH BIN NISHT GEBOYRN ZIKH UNTER TSU GEBN¹ / je ne suis pas né.e pour me soumettre, NEKOME / Vengeance.

Les citations deviennent constructions esthétiques et politiques. « Politique » précisément, en ce qu'elles concernent tout citoyen et le pouvoir exercé sur lui. Chaque jour et depuis toujours nous subissons l'exercice de ce pouvoir. Abusivement utilisé, il sème l'injustice et le crime, dans son sillage les atrocités s'accumulent.

Accepter n'est pas consentir. Nous ne consentons pas, et les œuvres de Tania Mouraud nous émancipent de nos paralysies, nous redonnent le droit à la parole. Un droit sans cesse mis en péril par des régimes autoritaires qui veulent penser pour nous, qui déjà décident pour nous,

¹ Aaron Leyeles, "Fabius Lind to Comrade Death", IV.

nous ôtent le langage. Attaquer le langage, c'est attaquer le monde et ses articulations, c'est balayer la solidarité entre les humains.

Tania Mouraud nous le restitue. Ses capitales, inscriptions lapidaires, sont nos alliées. Elles sont aussi monuments. Paroles-monuments et mots-matières, de cette combinaison naît l'archive de notre monde. Les archives d'un monde menacé que l'artiste se propose de sauver. Quelle tâche ! Quel défi. Relevé, sans cesse relevé depuis des décennies Tania Mouraud sauve de l'oubli, affirme le présent et s'inquiète du futur.

Elle travaille pour nous, pour notre génération et les suivantes, façonnant la mémoire d'un monde à venir, d'un monde qui se révèle et se relève au fur et à mesure que l'on s'approche de ces lettres haut-dressées, que l'on circule autour d'elles. De l'obstruction à la révolte, tout se dévoile dans le mouvement du corps vers l'écriture.

Les wallpaintings mais aussi les vidéos, les performances, les photographies, autant d'expressions qui provoquent un débat public et mettent en lumière les injustices sociales et politiques, les égoïsmes capitalistes, les crimes paternalistes.

C'est pourquoi l'œuvre de Tania Mouraud est dans la rue, sur les murs, dans les cités, les métros, les domaines publics comme les institutions, sur le terrain même de la ville là où nous passons où nous vivons où nous mourrons.

La rue son langage, ses combats, ses révolutions. Elle est un lieu qui foisonne de normes et de contraintes. Aujourd'hui encore, la liberté de manifester n'est pas reconnue par notre Constitution. La rue est aussi un espace central au sein de la philosophie depuis ses origines. La confrontation au réel y prend place. Dans cet espace saturé de codes, de slogans, de bruits, de colères, Tania Mouraud hisse ses graphies, ses paroles pour un monde difficile. Dans la fureur urbaine c'est une trouée, un silence qui s'impose avec la force d'un hurlement.

De ces langues Tania Mouraud modèle la chair pour une planète plus juste, plus puissante, plus attentive à l'autre. C'est toujours à l'*autre* qu'elle s'adresse, l'autre oublié.e, marginalisé.e, exclu.e, anéanti.e. Ses citations, extraits de poésies, d'opéras, de déclarations, deviennent les hors-champ immenses de nos déplacements, ils ponctuent nos esprits, les stimulent, les encouragent à retrouver une autonomie de pensée et d'action.

L'artiste s'engage, l'artiste s'enrage, Tania Mouraud use de sa rhétorique, de ses lettres, des langues de l'humanité, des images compressées, pour opposer à ces gouvernances calamiteuses un arrêt sur image, un arrêt sur mot : taisons-nous un moment, écoutons, regardons. Le message est capital ; les lettres capitales, debout, nous permettent à notre tour de tenir debout.

Les mises en scène - « mises en ville », car la ville est la scène où se jouent et se déjouent les sociétés, ces mises en scène scripturaires deviennent invitation à s'arrêter, à réfléchir. Elles ouvrent un espace de réflexion, comme les *Chambres d'Initiation* des années 70 proposaient, au cœur même des appartements, un espace supplémentaire, un supplément d'âme.

L'artiste-bâtisseuse crée ainsi, en plein tissu urbain, au cœur des densités, des lieux hors-limite, des « lieux-suppléments » qui échappent au contrôle. L'investissement sociétal et esthétique donne forme à ces écritures uniques et cependant partout reconnaissables. Verbe et image cultivent l'échange et le dialogue, dotent ces œuvres d'une double qualité, poétique et plastique. C'est la voix des peuples, de ses attentes et de ses espoirs. C'est une critique vive et incontournable d'une société du cynisme et des puissants. C'est aussi un murmure à deviner, une déferlante de sensations dont le corps se fait récepteur. On écrit dans le silence, pour se faire entendre dans la cité. Les lettres passent par le corps, instillant leur sens, comme la ville passe par le corps, nous organise, nous canalise. La valeur performative du langage atteint son but : elle transforme la réalité.

De l'écharde au yiddish, les expressions de Tania Mouraud pulvérisent les frontières, cartographie un monde à venir : MIR VELN NISHT FARSHTUMEN² / Nous ne nous taisons pas. « Le yiddish était la langue du cœur, la langue de la souffrance, l'incarnation de l'histoire d'un deuil millénaire. »³

Alors que la planète entière se refermait et s'isolait pour échapper à la pandémie, l'artiste, elle, s'ouvrait à cette autre langue. Elle apprenait. Le yiddish, la langue du peuple, la langue des minorités, une langue de culture et de combat, une langue de l'exil, langue métisse et également la langue des femmes auxquelles on n'enseignait pas l'hébreu.

Le choix n'est pas innocent, l'artiste n'est pas innocente, elle est au-devant des combats, en première ligne, elle brandit la liberté d'expression.

VIDERAMOL, *encore une fois* crier.

VIDERAMOL, *encore une fois* dénoncer les injustices.

Chaque jour est une urgence.

Chaque jour Tania Mouraud écoute le monde. Chaque jour et depuis toujours elle questionne l'humanité et ses dérives, l'humain et ses zones d'ombres, elle creuse et cherche l'écharde qui blesse.

Dans l'attention à l'autre.

L'autre-humain, l'autre-animal, l'autre-végétal. Pensions-nous survivre sans l'animal, sans l'eau, la terre ?

² Lazjer Ajchendrand, *Mir veln nisht farshtumen*, Recueil de poèmes, 1945

³ Leo Rosten, cité in Salcia Landmann, *Jiddisch, das Abenteuer einer Sprache*, Ullstein Taschenbuchvlg, 1992

Tania Mouraud nous rappelle que nous ne sommes rien les uns sans les autres, mais aussi rien sans l'animal, rien sans la forêt, rien sans la Nature. Le morcellement dont nous sommes victimes est mis en évidence dans ses œuvres : l'illisible, le brouillage, le montage rapide. Autant d'écritures qui réclament une lecture attentive, et cela dans un but commun, dans une recherche d'unité : Écrire peut aider à bâtir une communauté.

Perrine Le Querrec, septembre 2023